

Josée Mattei

## L'identité dans la psychose : une construction \* ?

« Les hommes libres, les vrais, ce sont précisément les fous. Il n'y a pas de demande du petit *a*, son petit *a* il le tient, c'est ce qu'il appelle ses voix par exemple. [...] Il ne tient pas au lieu de l'Autre, du grand Autre par l'objet *a*, le *a*, il l'a à sa disposition. [...] Lui [le fou] disons qu'il a sa cause dans sa poche, c'est pour ça qu'il est un fou<sup>1</sup> [...]. »

Lacan dira à d'autres moments que le psychotique a l'objet *a* dans sa poche, et ce sont ces assertions que je voudrais interroger avec mon titre : il s'agit de construire quelque chose qui permette d'ôter de la poche du psychotique cet objet. Objet qui, n'ayant pas été perdu par le refoulement originaire, se balade, « autonome ». C'est cette trop grande proximité avec l'objet qu'il s'agirait de séparer et de recouvrir par une construction « identitaire », et ce recouvrement pourrait servir d'identité au sujet. Dans le texte « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan désigne le névrosé comme un « Sans-Nom », car la castration est au départ et c'est son moi fort qui la soutient. (« Le nom propre importune » le névrosé.) Le psychotique peut se faire un nom, comme Joyce, et ce nom lui fait identité en le nommant. En est-il de même pour le délire ? Il me semble que ce n'est pas le même procès.

Si donc le psychotique a cet objet si proche, c'est que la coupure ne s'est pas faite. Et même si le langage le fait sujet, l'inconscient est présent mais à « ciel ouvert », c'est-à-dire sans ordonnancement symbolique, « combinaison de signifiants ». C'est cet ordonnancement symbolique préparé par les linéaments de la pulsion qui assèche la jouissance et permet la parole. Le sujet est

\* Réunion préparatoire aux journées de décembre, le 22 octobre 2007 à Paris.

1. J. Lacan, « La formation du psychiatre et la psychanalyse », 10 novembre 1967, inédit.

d'abord déterminé par une affirmation inaugurale, *Bejahung*, consistant à assumer la parole, castration donc, et dans un deuxième temps par une *Verneinung*, la négation.

Cette parole, on peut l'entendre de la bouche des psychotiques et se décline sous la forme de troubles : néologismes, phrases interrompues, et ce que j'appellerai « arrêt sur parole » (faisant référence à l'arrêt sur image). Je citerai quelques paroles d'enfants : « Cruauté, instituteur, arnaquerie, raquettement », et quelques phrases : « Je suis tombé à bras ouverts, tout le monde le saura pas, je voulais frapper Éliane par le ventre... » Et encore, comme me l'explique un garçon de 11 ans : « Je construis les mots dans ma tête, je range les lettres » après un temps d'interruption de sa parole. Il semble qu'un vide s'installe et que rien ne vienne comme mots pour qu'il puisse dire. Moment de cassure dans la chaîne signifiante.

Ou encore « Le Loup ! », dire du patient autiste de R. Lefort dont Lacan dit <sup>2</sup> : « [...] c'est la parole réduite à son trognon. [...] il est évidemment *Le Loup* ! pour autant qu'il dit cette parole-là. Mais *Le Loup* ! c'est n'importe quoi en tant que ça peut être nommé. Vous voyez là l'état nodal de la parole. Le moi est ici complètement chaotique, la parole arrêtée. Mais c'est à partir de *Le Loup* ! qu'il pourra prendre sa place et se construire. » Le loup est à situer du côté du sur-moi, du symbolique.

Cette parole-là n'est pas encore articulée à l'échange. Mais elle peut constituer les prémices d'une chaîne signifiante.

Si l'on considère le psychotique comme un parlêtre, effet du langage, on sera attentif à son rapport à la langue, aux signifiants, à cet objet, et pourquoi pas à son rapport au Nom-du-Père, à savoir : s'en passer à condition de s'en servir. Puisque, psychotique ou pas, il existe pour chacun un rapport particulier au père. Construire d'autres appuis qui n'impliquent pas la fonction phallique.

Deux voies me sont apparues, sont-elles dissemblables, voire contradictoires ? Comment le sujet choisit-il l'une plutôt que l'autre ? Je veux parler de la solution de Joyce et de celle du délire à la Schreber. L'une indique un nouveau rapport à la langue par la voie d'une création comme se faire un NOM, l'autre est une nouvelle représentation du monde avec ce que Lacan a appelé « un pousse à

2. J. Lacan, *Le séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 121.

la femme ». Un autre exemple comporte – me semble-t-il – successivement les deux voies : celui de Wolfson qui, après avoir tenté par un travail sur la langue de résorber la jouissance envahissante – ce qu’il a appelé sa Réforme de l’orthographe, son œuvre, dont il dira lui-même qu’elle n’a pas été reconnue à sa juste valeur (ce qu’il attendait) –, a pu se stabiliser par un délire qui est une nouvelle conception du monde (donner du sens à ce qui n’en a pas : pourquoi suis-je né ?), ici de la Terre avec un T majuscule. Il est celui qui va laver cette Terre, la purifier en la nettoyant de ses souffrances ; et c’est Wolfson qui énonce la parole magique : « Enema ! »

### Le délire

Freud ne fait pas du délire le propre de la psychose. Dans un texte de 1924<sup>3</sup>, il en explique le mécanisme dans la névrose et dans la psychose. Tandis que dans la névrose il s’agit d’une réparation interne (entre le ça et le moi) – cf. les symptômes –, la psychose, elle, « compense la perte de la réalité » aux frais de la relation au ça : elle crée une nouvelle réalité à laquelle le sujet ne se heurte plus. Celle-ci relève donc d’une construction. Freud parle de « refonte ». Il ajoute : « [...] c’est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction<sup>4</sup> ». Cette réédification est une prothèse imaginaire.

De même à propos de l’hallucination, Freud dira qu’elle n’est pas le propre du psychotique<sup>5</sup> et qu’elle peut être généralisée à toute structure dans la mesure où il la définit comme « le retour d’un événement oublié des toutes premières années », c’est-à-dire un temps d’avant l’usage de la parole par l’enfant. Il parlera de poussée vers le haut de l’inconscient. Le refoulé (fragment de réalité repoussé) profiterait du retrait de la réalité pour s’imposer comme dans le rêve (déformé). Le non-symbolisé reparait dans le réel non pas *in loco* comme dans la névrose mais *in altero* (termes de Lacan), dans l’imaginaire. Freud ajoute : « [...] la folie procède avec méthode et elle

3. S. Freud, « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », 1924, dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 301.

4. S. Freud, « Le président Schreber », 1911, dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1982, p. 315.

5. S. Freud, « Constructions dans l’analyse », 1937, dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1985, p. 278.

possède un morceau de *vérité historique* <sup>6</sup> [...] ». Et de donner des conseils techniques : « Faire reconnaître au patient ce noyau de vérité historique contenu dans son délire et ramener ce noyau de vérité au point du passé auquel il appartient <sup>7</sup>. » Les délires sont des constructions qui sont des tentatives d'explication et de restitution (restituer le morceau de réalité manquant). Il s'agit donc de construire quelque chose, comme une sorte d'architecture, avec chaque délire afin que le sujet tienne debout. Cette « vérité historique » dont parle Freud, n'est-ce pas cela qui, une fois l'entreprise accomplie, fera identité pour le psychotique ?

Lacan est d'accord avec Freud, et en 1955 et 1956, il parlera d'efficiences du délire, de mise en ordre de la part du psychotique, de son travail rigoureux. Le délire est une production imaginaire dont le but est de maintenir une certaine cohésion psychique par la création d'une métaphore (délirante), métaphore venant donner sens à ce qui n'en a pas. Puisque du côté du symbolique ça ne répond pas, c'est l'imaginaire qui peut prendre le relais.

Un garçon de 14 ans m'a dit : « Je vais créer un nouveau monde qui s'appelle Vérisphère (vérité et le monde). Un enfant gâté possèdera ce nouveau monde. Il n'y aura pas de justice. On y dira toujours oui. » C'est ce qu'il a mis en place tant le *non* qu'on peut lui opposer parfois le met dans un état de déflagration psychique intense.

Un autre crée un monde dont il sera le maître immortel et où il se nommera *Mad*.

Ou cette autre personne, un adulte dont le projet associatif est une métaphore délirante se résumant dans cette phrase : « Un collectif de créations culturelles intergénérationnelles dans toutes les disciplines possibles et avec le savoir des Anciens. » Le nom de cette association n'est pas sans évoquer d'ailleurs un symbole phallique. Faute d'être le phallus qui manque à la mère, il sera l'*ancien(ne)* qui manque aux générations pour transmettre, transmettre le savoir des générations. Il est l'exception qui manque au groupe et il va assurer ainsi un nouvel idéal qui ne suit pas les lois existantes mais est suffisamment « vraisemblable » pour faire lien social.

6. *Ibidem*, p. 279.

7. *Ibid.*, p. 280.

En 1975 et 1976, avec l'écriture des nœuds RSI dont la consistance est homogène, Lacan y adjoint un quatrième qu'il nomme *sinthome* – pour la psychose –, élément compensatoire nouant les trois autres. Il tire cela de Joyce et de son œuvre : « Mais comme il avait la queue un peu lâche, si je puis dire, c'est son art qui a suppléé à sa tenue phallique », dira Lacan dans *Le sinthome*<sup>8</sup>. L'artiste, c'est lui, l'*Ego*. Joyce n'a pas déclenché de psychose mais, dans son livre *Portrait de l'artiste en jeune homme*, on peut lire cette phrase : « L'esprit incréé de sa race », qui n'est pas sans évoquer un point délirant (la mission de Joyce, *dixit* Lacan). C'est ce jeune homme qui représente Joyce lui-même et dont il parle à la troisième personne.

Peut-on alors aborder le sujet psychotique non plus du côté de la forclusion donc de son rapport au Nom-du-Père mais peut-être plutôt du côté de son rapport à l'objet ?

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 15.